

## CHRONIQUE D'HAGIOGRAPHIE

La publication par les Bollandistes, sous la direction du R. P. Hippolyte Delehaye, des éditions critiques du martyrologe hiéronymien<sup>1</sup> et du martyrologe romain<sup>2</sup> a marqué une étape importante dans le domaine de l'hagiographie. Bien que ces volumes ne soient eux-mêmes que la synthèse des travaux menés dans les cinquante années précédentes, il a fallu que paraissent leurs pesants in-folios pour que liturgistes et hagiographes prennent conscience du chemin parcouru depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et de la nécessité où ils se trouvaient d'apporter d'importantes modifications dans leur présentation du sanctoral.

1. On comprendra que dans ce contexte l'ouvrage de M. le chanoine Aigrain sur *L'hagiographie*<sup>3</sup> arrive à point pour permettre l'inventaire de ce domaine encore peu connu des sources, des méthodes et de l'histoire de l'hagiographie. L'érudition de l'auteur, sa longue fréquentation des documents étudiés étaient un gage de la compétence avec laquelle il aborderait son sujet. Disons tout de suite que le lecteur ne sera pas déçu; il ne trouvera pas d'éléments neufs, mais une synthèse qui le dispensera de se reporter à des ouvrages techniques de plus en plus introuvables et qui, telle quelle, manquait encore dans nos bibliothèques françaises.

Dans l'étude des sources on voit s'élaborer la compilation dite hiéronymienne du V<sup>e</sup> siècle à l'aide des antiques listes

1. H. DELEHAYE, *Commentarius perpetuus in Martyrologium hieronymianum*. Acta Sanctorum novembris, tomus II, pars posterior, Bruxelles, 1931, in-folio, 720 pp.

2. H. DELEHAYE, *Martyrologium romanum scholiis historicis instructum*. Propylaeum ad Acta Sanctorum decembris, Bruxelles, 1940, in-folio, 659 pp.

3. R. AIGRAIN, *L'hagiographie*, Bloud et Gay, Paris, 1953, 416 pp.



festives romaine, orientale et africaine, auxquelles la rédaction auxerroise ajoutera les noms marquants du sanctoral gallican. Au IX<sup>e</sup> siècle apparaissent les martyrologes historiques, appelés de ce nom parce qu'aux simples données de nom, lieu et date, ils ajoutent quelques lignes sur l'histoire du saint. La piété et l'imagination des auteurs s'y donnent davantage cours que leur érudition. On ne saurait dès lors s'étonner des imperfections du martyrologe romain, héritier direct de Florus de Lyon, d'Adon de Vienne et d'Usuard de Saint-Germain.

M. Aigrain résume dans un chapitre sur les légendes hagiographiques les travaux décisifs du P. Delehaye qui a si heureusement appliqué à l'étude des anciens passionnaires la méthode des genres littéraires mise en œuvre — on sait avec quel succès — dans les études bibliques. La littérature des légendiers et des passionnaires ne constitue pas en effet un bloc indivisible : à côté des Actes dits proconsulaires, bien rares pour l'Occident, et des récits de témoins directs, nos passions de martyrs peuvent relever du récit épique ou du roman historique; le fait historique, le donné géographique exact y voisinent avec la fiction. Ni le conte, ni le mythe n'en sont même totalement absents. Une véritable méthode critique est donc indispensable pour déterminer le genre littéraire du document et en dégager la donnée irrécusable.

Parfois l'élément narratif est en lui-même bien médiocre. Du moins l'historien tâchera-t-il d'y trouver ce que Delehaye a appelé les « coordonnées hagiographiques », à savoir l'indication du lieu où l'on célébrait l'anniversaire liturgique du saint et la date de cet anniversaire : « C'est la rencontre de ces deux données, à la manière dont se coupent en un point une ordonnée et une abscisse, qui détermine avec certitude et directement un fait liturgique, le culte du saint, et qui atteste indirectement, mais avec une même sûreté, le fait historique que le martyr, au su de son église et d'abord de l'évêque, a souffert pour la foi ce jour-là » (R. Aigrain, p. 253). *Nomen, locus, dies* — c'est déjà autour de cette triple donnée que s'attachait la dévotion d'un Grégoire le Grand aux martyrs de Rome. Pourquoi ne suffirait-elle pas à la nôtre ? « L'Église n'a rien à gagner à la propagation de vaines légendes, rien à perdre à la manifestation



de la véritable histoire », a dit Pie XII, en une phrase qui eût fait la joie de son vieux maître Duchesne.

Les cent pages qu'a consacrées M. Aigrain à l'histoire de l'hagiographie savent échapper au danger d'une nomenclature aride : on nous y révèle à grands traits ce que tour à tour les Pères, les lecteurs de la Légende dorée, les hommes de la Renaissance et ceux de nos jours sont venus chercher dans les vies des saints. Une grande œuvre domine cette histoire, celle des Bollandistes qui se poursuit depuis plus de trois siècles et qui, de Papebroch à Delehaye, a su mettre au service de l'hagiographie toute la compétence scientifique et tout l'esprit d'effacement individuel d'une équipe sans cesse renouvelée et pourtant si étonnamment soudée autour de son « ancien » (c'est le seul titre de son président en activité). Grâce au livre de M. Aigrain, le public cultivé ne pourra plus l'ignorer.

2. La mise au point des publications hagiographiques depuis la parution de l'édition critique du martyrologe romain — elle porte le millésime de 1940, mais ne fut guère abordable avant 1945 — est manifeste à qui suit d'un volume à l'autre le progrès de la collection des RR. PP. Bénédictins de Paris, *Vies des saints et des bienheureux*<sup>4</sup>. Alors que les premiers tomes, parus de 1935 à 1940 sous la signature de Dom Baudot, rajeunissent tout juste le style des prétendus *Petits Bollandistes* de Mgr Guérin, dès que nous atteignons les tomes de juin (1947) et de juillet (1949), le ton change du tout au tout. Or le volume de juin renvoie précisément, dès la première page, au commentaire du martyrologe du P. Delehaye. Quant au dernier tome paru<sup>5</sup>, celui d'octobre (1952), il offre, avec ses abondantes bibliographies, ses notices très au point, un véritable instrument de travail historique qui n'a son équivalent ni en France, ni à l'étranger. On pourra juger de la maîtrise des auteurs en se reportant aux notices de saint Denis (pp. 263-288) et de sainte Ursule (674-689).

3. Le même effort de renouvellement se manifeste dans

4. RR. PP. Bénédictins de Paris, *Vies des saints et des bienheureux*, Letouzey et Ané, Paris, en cours de publication depuis 1935.

5. *Ibid.*, t. X, octobre 1952, 1054 pp.

les diverses encyclopédies en cours de publication. L'*Enciclopedia cattolica*<sup>6</sup>, dont le tome XI et avant-dernier vient de paraître au Vatican (1954), rejoint dans ses exigences scientifiques notre *Catholicisme*, qui n'en est malheureusement qu'à la lettre E, mais dont les notices hagiographiques méritent d'être remarquées. Toutes ont été rédigées avec beaucoup de compétence : dans un texte serré, avec une bibliographie réduite à l'essentiel, chacune constitue une excellente mise au point. Parmi les spécialistes appelés à collaborer à ce travail, M. le chanoine Bardy semble se tailler une part de choix : dans le dernier fascicule<sup>7</sup> les études consacrées à l'Espagne chrétienne (avec la question de saint Jacques), au culte des reliques de saint Étienne, à sainte Euphémie et à saint Eustache font le plus grand honneur à son érudition.

L'encyclopédie populaire *Ecclesia*, parue chez Bloud et Gay en 1927, contenait un *Petit dictionnaire d'hagiographie* dont la qualité laissait beaucoup à désirer. Mais pour l'édition de 1948, M. Aigrain en a complètement refondu le texte : « Nous avons eu constamment sous les yeux, précise-t-il dans son introduction, le Commentaire historique du martyrologe romain publié par les Bollandistes » (p. 1.015). Malgré quelques oublis (par exemple l'auteur ne signale pas Emilie de Rodat, qui était pourtant béatifiée depuis 1940), ce *Petit dictionnaire d'hagiographie*<sup>8</sup> constitue le meilleur compendium français (deux cent trente colonnes) des dernières acquisitions de l'hagiographie.

4. Les missels quotidiens s'orientent eux aussi, en leurs rééditions successives, dans un sens critique de plus en plus manifeste. Pour saisir l'ampleur et la qualité de cet effort, il est intéressant de comparer les éditions du *Missel de Dom Lefebvre*<sup>9</sup> antérieures et postérieures à l'année 1950, date à

6. *Enciclopedia cattolica*, cité du Vatican; onze tomes parus, 1949-1954; environ deux mille colonnes par tome.

7. *Catholicisme*, Letouzey et Ané, Paris; fascicule 14 (Ère-Évangile), 1954.

8. R. AIGRAIN, *Petit dictionnaire d'hagiographie*, dans *Ecclesia*, Bloud et Gay, Paris, édition 1948, 1523 pp.

9. D. LEFEBVRE, *Missel quotidien et Vespéral*, Abbaye Saint-André, 1951.



laquelle l'auteur a refondu ses notices du sanctoral. Les premières éditions se contentent souvent de donner la traduction du martyrologe romain; les dernières, par contre, tiennent le plus grand compte des positions critiques; c'est ainsi qu'elles récusent en général les fameuses « légendes romaines » dont les travaux de Dufourcq et de Franchi de' Cavalieri ont démontré depuis longtemps qu'il était difficile de leur faire crédit. Une lecture comparée de deux textes successifs de Dom Lefebvre ne manque pas de saveur; on y verra par exemple que saint Venant, adolescent ombrien dans l'ancienne édition, devient évêque dalmate dans la nouvelle (18 mai). Est-ce le dernier mot de l'histoire? Le *Missel de Hautecombe*<sup>10</sup> sauvegarde pour sa part l'avenir, en réservant la possibilité d'un cas d'homonymie. Nous aimons à signaler la qualité supérieure des notices hagiographiques du missel de Hautecombe : très au fait des derniers travaux (telle la notice de saint Hippolyte au 13 août), leur auteur a su allier à la compétence de l'historien un sens religieux éminent. Il possède l'art de dire toute la vérité en termes nuancés et sans minimiser pour autant la portée spirituelle du message qui nous est transmis (voir parmi beaucoup d'autres, les notices des saintes Pudencienne, Pétronille, Cécile, celle de saint Maurice).

Sur ce point précis du sanctoral, le *Missel quotidien des fidèles* du R. P. Feder<sup>11</sup> est nettement inférieur aux deux autres. On a parfois l'impression que plusieurs auteurs se sont partagé la tâche : alors que nous serions redevables au premier des excellentes notices consacrées aux saints Jean et Paul, à sainte Catherine, à sainte Cécile, le second aurait saupoudré les légendes de discrets points d'interrogation, tandis que nous apprendrions d'un troisième que Valérien est bien l'époux de Cécile, que saint Maur « aida saint Benoît à introduire la vie monastique en France » et que sainte Barbe eut vraiment la tête tranchée par son propre père. Le manque de coordination entre les notices fait qu'après avoir justement relevé que la tradition relative aux sept frères martyrs, fils de sainte Félicité, « n'est pas

10. Bénédictins de Hautecombe, *Missel romain quotidien*, Labergerie, Paris, 1953, 2408 pp.

11. R. P. J. FEDER, *Missel quotidien des fidèles*, Maison Mame, Tours, 1953, 1809 pp.



historiquement certaine », on ne croit devoir soulever aucun problème au sujet de Symphorose et de ses fils. Nous ne doutons pas qu'une prochaine édition ne présente un texte sérieusement révisé.

5. Le souci de plus en plus manifeste de vérité historique dans le culte des saints, qui a été également présent à la précieuse réédition de *L'année liturgique* de Dom Guéranger par les moines de Solesmes<sup>12</sup>, ne semble pas s'être imposé avec les mêmes exigences aux auteurs des livres d'heures français parus depuis trois ans : dans le *Bréviaire des fidèles* du R. P. Henry<sup>13</sup> et dans le *Livre d'Heures* d'En-Calcat<sup>14</sup> le sanctoral fait vraiment figure de parent pauvre, non seulement par la place qu'il occupe — il est normal qu'il s'efface devant le Mystère du Christ — mais par sa qualité même.

Dans le *Bréviaire des fidèles* quelques notations heureuses (celles de saint Hippolyte, de saint Placide, de saint Denys par exemple) ne sauraient faire oublier la bonne trentaine d'erreurs que nous avons relevées : non seulement on y a fait bon accueil à toutes les légendes romaines, mais celles mêmes d'Alexis, de Venant et d'Eustache s'y retrouvent telles qu'au bréviaire romain. On nous dit pieusement que saint Anicet « partagea si fortement les souffrances du Christ que, sans répandre son sang pour la foi, il mérita néanmoins le titre de martyr », alors qu'il eût été si facile de reconnaître qu'au Moyen-Age on donna le titre de martyr sans distinction à tous les papes antérieurs à saint Sylvestre. On affirme que saint Silvère (20 juin), mort en 537, fut « aussitôt vénéré comme un martyr »; or le plus ancien témoin de son culte, le calendrier de l'Aventin, date seulement de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que pour compenser on a la coquetterie historique d'appeler saint Antoine de Padoue Antoine de Portugal! Signalons enfin, bien que cette remarque soit étrangère au domaine hagio-

12. DOM GUÉRANGER, *L'année liturgique*, réédition en 5 volumes, Paris, 1948-1952.

13. A.-M. HENRY, *Bréviaire des fidèles*, Labergerie, Paris, 1951; 1309 pp.

14. Lectionnaire du *Livre d'Heures latin-français*, En-Calcat, 1952, 800 pp.



graphique, l'anomalie du formulaire de l'Assomption qui contient l'oraison de la nouvelle messe et l'évangile de l'ancienne.

Nous regrettons d'autant plus de devoir faire les mêmes réserves sur le *Livre d'Heures* d'En-Calcat que l'idée de son martyrologe est excellente : cette gerbe quotidienne de saints anciens et de saints plus récents, le « martyrologe » au sens strict de la fidélité anglaise au temps de la Réforme et celui de l'épopée missionnaire donnent une vision vraiment catholique de la sainteté chrétienne. Mais comment l'auteur a-t-il pu, lui aussi, faire siennes toutes les légendes de fondation des titres romains (sauf pour les saints Jean et Paul) ? Comment songe-t-il à nous présenter encore sainte Pétronille comme la « fille de saint Pierre » et à lier les mémoires de Marie-Madeleine et de Marthe à Marseille et à Tarascon ? Sans vouloir entrer plus avant dans le détail, signalons la perpétuelle confusion qui se manifeste dans l'usage des titres de saint et de bienheureux : contrairement à ce que nous y lisons, c'est au titre de saints qu'ont droit Jean de Bréboeuf et Gabriel Lallemant, mais il ne faut donner que celui de bienheureux aux papes Innocent V, Adrien III, Eugène III, Urbain II, à Julienne du Mont-Cornillon, à Marie de la Cabeza, au frère Bénilde et aux martyrs François-Régis Clet, Grégoire-Marie Grassi, Ghébré-Michaël, Jean-Gabriel Perboyre.

Ces deux ouvrages, qui sont par ailleurs d'une telle qualité, se doivent, comme le missel Mame, de faire droit dans leurs éditions ultérieures aux exigences élémentaires de la science hagiographique.

6. Les projets de réforme du Bréviaire dont font périodiquement état les revues de liturgie ne manqueront pas d'être tributaires du renouveau actuel des études hagiographiques. Nous ignorons encore sous quelle forme exacte ils se réaliseront, mais il peut être intéressant de découvrir en quel sens se fait le travail, en parcourant le nouveau *Propre diocésain de Rome*, paru en 1951 aux éditions vaticanes<sup>15</sup> : si l'on doit regretter que les auteurs aient fait si volontiers fi des dates traditionnelles de commémoration des anciens

15. *Proprium officiorum pro Clero Almae Urbis*, Vatican, 1951.

papes et abandonné même celles du sacramentaire grégorien, nous ne pouvons que nous féliciter de voir la nomenclature des papes soigneusement confrontée avec les listes pontificales actuellement admises et l'antique férial romain : c'est ainsi que la fête de saint Anaclet disparaît pour se fondre avec celle de saint Clet, appelé désormais *Cletus seu Anacletus*. De même saint Alexandre, au 3 mai, n'est plus identifié au pape du même nom, ni saint Félix (29 juillet) à l'antipape Félix II; l'un et l'autre sont simplement honorés comme martyrs, ainsi que le portent les sacramentaires. La mise au point du calendrier n'a cependant pas été suivie pour autant d'une révision d'ensemble des leçons du second nocturne : saint Etienne I<sup>er</sup>, qui ne mourut pas martyr, continue à y être gratifié du supplice subi par le pape Xyste II, tandis que celui-ci est traîné au temple de Mars, alors qu'en réalité le bon pasteur versa son sang au milieu des siens, en pleine assemblée liturgique, dans le cimetière de Calliste.

7. La maison Grasset vient de sortir, sous une présentation très soignée, un *Calendrier catholique* établi par J. Calvet et F. Martin<sup>16</sup>. Les auteurs ont consacré pour chaque jour de l'année une notice d'une page à un saint avec un bref rappel des quelques noms les plus marquants du martyrologe du jour. La préface se recommande du « travail bien connu des Bollandistes » et du « remarquable ouvrage des Bénédictins de la rue de la Source », ajoutant : « En suivant ces maîtres de la critique, nous avons toujours distingué ce qui appartient à l'histoire et ce qui s'inscrit en marge de l'histoire comme une enluminure. Ainsi le lecteur ne sera jamais trompé » (p. x). Avouons tout de même que, pour n'être jamais trompé, le lecteur devra être singulièrement perspicace, quand il apprendra, par exemple, que, « née le 8 septembre », la Sainte Vierge « fut présentée au temple le 21 novembre » (p. 276), quand on lui racontera sans réticence la légende de Notre-Dame-des-Neiges (p. 239), quand on lui dira que, « depuis les apôtres, il existait des lieux de réunion pour la prière des chrétiens » (p. 343) et que « l'empereur Constantin vint creuser

16. J. CALVET et F. MARTIN, *Calendrier catholique*, Grasset, Paris, 1953, 414 pp.



de ses mains la place de la première pierre » de la basilique vaticane (p. 352). Malgré certaines notations critiques qu'il convient de signaler (cf. Denis, p. 309, Catherine, p. 359, Nicolas, p. 372), les notices des saints sont souvent très défectueuses (telles Martine, p. 32, Agathe, p. 41, Cécile, p. 356, Bibiane, p. 368), non seulement parce qu'elles s'en tiennent uniquement à la légende traditionnelle, mais parce qu'elles veulent parfois donner l'illusion d'un travail critique : « En rassemblant les plus valables éléments de la tradition, on peut se faire une idée de ce que furent (Jean et Paul). Ils appartenaient à une vieille famille patriecienne... » (p. 194). Quand on compare cette notice du 26 juin aux pages si riches qu'ont consacrées les Bénédictins de Paris à la légende des saints Jean et Paul (t. 432-436), on demeure stupéfait de voir les auteurs du *Calendrier catholique* se réclamer de leur autorité. N'aurait-il pas mieux valu mettre en exergue de l'ouvrage ce qu'on nous dit des Quatre Saints Couronnés : « Au sujet de ces saints notre seule source d'information est le Bréviaire romain » (p. 342) ?

8. Le R. P. Hamman, qui nous avait donné récemment un excellent florilège de *Prières des premiers chrétiens*, nous offre dans la même collection des *Textes pour l'histoire sacrée* que dirige M. Daniel-Rops une anthologie de passions des martyrs d'une rare qualité. *La Geste du sang*<sup>17</sup> n'a retenu que des textes authentiques, mais leur sobriété même parle plus sûrement au chrétien du XX<sup>e</sup> siècle que le merveilleux des légendes médiévales. L'apparat critique reporté à la fin du volume constitue une utile introduction aux questions d'hagiographie; on aurait seulement aimé une note plus développée sur les martyrologes.

Tel quel l'ouvrage dévoile la pauvreté de nos informations sur les martyrs qui constituent la trame du calendrier liturgique romain : Polycarpe, Justin, Perpétue et Félicité, Apolline, Cyprien et les Quarante martyrs de Sébaste sont les seuls dont les Actes aient été retenus. Mais il montre par ailleurs qu'une attitude critique à l'égard des légendes

17. A. HAMANN, *La Geste du sang*, coll. « Textes pour l'histoire sacrée », Fayard, Paris, 1953; 412 pp.



romaines n'est pas pour autant un refus d'admettre l'immense portée de la Geste du sang : si nous ignorons tout de Cécile et de Bibiane, l'Afrique, l'Espagne, la Gaule, l'Égypte, la Palestine nous offrent la foule immense de ceux qui ont « lavé leur robe dans le sang de l'Agneau » (Ap., 7, 14); les martyrs de la Perse témoignent, dès les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, de la volonté missionnaire de l'Église s'enfonçant au delà du *limes* impérial vers le centre de l'Asie; ils annoncent déjà l'autre « geste du sang », celle des XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, dont on peut souhaiter que le R. P. Hamman se fasse un jour l'historiographe aussi averti.

Puisqu'il faut signaler les améliorations possibles, signalons qu'il eût été préférable de suivre pour le calendrier des martyrs (p. 405) non le martyrologe romain, mais les documents anciens : Polycarpe au 23 février, Perpétue au 7 mars, Cyprien au 14 septembre et que, pour juger de l'âge possible du « petit Tarcisius » (p. 14), M. Daniel-Rops devrait se référer à l'építaphe damasienne plutôt qu'au roman de Wiseman. La « note introductive » de la page 392 n'est pas non plus très heureuse comme néologisme.

9. Avec l'*Essai sur la sainteté en Russie* du R. P. Kologrivof<sup>18</sup> nous abordons un autre aspect de l'hagiographie. Quel livre passionnant à lire! Comme l'auteur, qui fut officier de la garde impériale avant de se faire jésuite, a su dépeindre admirablement « la géographie naturelle et originelle de l'âme russe » (p. 11) dans laquelle s'enracine sa spiritualité!

« Les plaines immenses et monotones, les horizons illimités, où l'infini démesuré, le *sur-naturel* font en quelque sorte partie du quotidien, forment cette âme et conditionnent sa structure spirituelle... Dans ce pays aux horizons illimités, aux proportions démesurées, au ciel inclément, au relief presque inexistant, ouvert largement à toutes les invasions, l'homme prend facilement conscience de sa faiblesse physique et de la nature périssable de toute son œuvre... D'instinct c'est sur le bien intangible et immatériel qu'il mettra l'accent » (p. 12). On comprend dès lors

18. Ivan KOLOGRIVOF, *Essai sur la sainteté en Russie*, Beyaert, Bruges, 1952, 447 pp.



que le « nomadisme spirituel », comme expression du détachement radical, soit inhérent à l'idéal russe et le type de pèlerin, de « pérégrinant », le type russe le plus expressif. « Sublimée par le christianisme qui l'orientera vers le ciel », cette aspiration intime donnera un type de spiritualité eschatologique, toute tendue vers la transfiguration du cosmos. Aussi la fête de Pâques est-elle la « fête particulièrement aimée du peuple russe. Elle n'est pas seulement, pour un Russe, la commémoration de la Résurrection du Christ mystiquement revécue, mais encore l'attente de la résurrection cosmique, résurrection et glorification de la création entière vécue d'avance *in spe* » (p. 14). C'est dans sa lumière que la souffrance de l'âme russe prend tout son sens : « le Russe estime la souffrance *en elle-même*... parce que toute souffrance est une participation à la passion et à la mort du Verbe incarné » (p. 16); elle est le premier temps du Mystère pascal.

Telle est la toile de fond que le R. P. Kologrivof dessine à son histoire de la sainteté russe. Elle donne tout son sens au témoignage de ses saints moines et de ses grands évêques, de saint Théodore de Perchersk et de saint Serge de Radonech, aux temps pré-mongols et mongols, aux saints des derniers siècles, Dimitri de Rostov, Tikhon de Zadonsk, Séraphim de Sarov. Dans sa lumière s'éclairent les types de sainteté si spécifiquement russes, les saints *Strastoterptsi* qui, sans avoir témoigné explicitement pour leur foi, ont souffert innocemment et sont morts « sans résister aux méchants, pour se conformer par là à l'exemple du Christ » (p. 34) — ils ont confessé le Verbe *non loquendo sed moriendo* — les saints *Yourodivyi* qui ont voulu se faire fous pour le Christ, avides de supporter pour lui à chaque instant opprobres et persécutions.

L'ouvrage s'achève sur la figure du dernier saint canonisé dans l'orthodoxie, le staretz Séraphin († 1833). C'est de silence que s'enveloppe dans son long hiver la sainteté russe d'aujourd'hui, mais quand on a perçu comment, à travers les siècles, ni les invasions ni les tyrannies n'ont su en tarir la source, on ne peut que communier avec nos frères anonymes dans une immense espérance : Christ est ressuscité!